

Quand Paul Gilg a bouclé son dernier Paris – Colmar à la marche, le 9 juin 2007

Travailler la nuit dans les mines de potasse à Wittelsheim et se préparer parallèlement pour le Paris – Colmar, la plus exigeante épreuve de marche imaginable : Paul Gilg a répété cet exploit plusieurs fois, au début des années 2000. À bien des égards, l'Alsacien était unique en son genre. Flash-back. Par Amaury PRIEUR



En ce 3 juin 2006, au col du Bonhomme, le géant Paul Gilg est en passe de réaliser sa meilleure performance sur le Paris – Colmar : une 5^e place qu'il accrochera encore l'année suivante. Photo Archives DNA /Julien KAUFFMANN

Il a tiré sa révérence sans vraiment le savoir. Lorsqu'il a effectué sa dernière apparition sur le Paris – Colmar, en 2007, Paul Gilg n'était pas encore en mesure de dire s'il prononçait là des adieux ou un simple au revoir.

Le « besoin de faire une coupure » a finalement laissé place à une réelle envie de tourner la page. « Ce qui me plaisait, c'était la dureté de la compétition, confie le citoyen de Logelheim (59 ans). Les trente meilleurs marcheurs du monde étaient réunis. On parcourait 500 kilomètres, on avait droit à deux pauses et c'est tout. Je trouvais ça phénoménal. Désormais, ce n'est plus le même challenge. Le format par étapes ne me

branche pas. »

« 50 degrés à 700 ou 800 mètres de profondeur »

Le processus de qualification, moins sélectif que par le passé, a lui aussi perdu de sa saveur, aux yeux de l'Alsacien. « Avant, pour participer, il fallait avaler 200 kilomètres en 24 heures. Ensuite, on est passé à 195, 190, 185... Maintenant, on prend même des gens qui font 165 bornes, parce qu'il n'y a pas assez de monde. »

Confrontés à une baisse continue du nombre d'inscrits, les organisateurs ont effectivement choisi de placer la barre moins haut, pour ne pas se couper d'une nouvelle génération moins encline à « se faire mal ».

« Les jeunes n'aiment plus souffrir, pense Paul Gilg. Les anciens étaient plus forts physiquement et mentalement. À l'époque, juste pour l'entraînement, on marchait 200 kilomètres par semaine. »

Le Haut-Rhinois sait de quoi il parle. Au début des années 2000, il réalisait à pied, durant quatre longues heures, le trajet domicile – travail entre Sainte-Croix-en-Plaine et Wittelsheim, deux communes distantes de plus de 30 kilomètres. Une fois arrivé, il continuait à mettre son corps à rude épreuve dans les mines de potasse.

Disqualifié deux fois dans le même village

« J'étais mineur d'about, explique-t-il. J'assurais l'entretien du puits, des poutres, des cages ou encore des câbles. J'étais responsable de la descente et de la remontée du matériel. Il fallait composer avec la poussière et la chaleur, qui pouvait atteindre 50 degrés à 700 ou 800 mètres de profondeur. »

Bien que « fatigué » au lever du jour, le longiligne athlète (1,96 m) se coltinait à nouveau quatre heures de marche pour regagner sa demeure, avant de plonger – enfin – dans les bras de Morphée. Sans broncher, il s'infligeait quotidiennement le même supplice.

« Pour moi, c'était la meilleure préparation possible pour le Paris – Colmar, qui comprenait deux nuits blanches », souligne-t-il.

Paul Gilg n'était pas le plus rapide des marcheurs. En 2001 et 2002, le hasard a voulu qu'il se fasse disqualifier deux fois dans le même village, Corcieux, dans les Vosges, qu'il avait rejoint « hors délai après 480 kilomètres » d'efforts.

« J'étais tellement déçu d'avoir été encore arrêté au même endroit que je n'ai pas participé à l'édition de 2003, souffle-t-il. Mais quand j'ai vu que celle de 2004 était annulée, je me suis dit : mince, j'aurais dû réessayer... »

En pleine course, il s'arrête chez le coiffeur à Ingersheim

En 2005, lorsque l'événement a été relancé, le mineur est revenu affamé. « Je manquais de vitesse et j'ai compris qu'il fallait faire plus pour être parmi les meilleurs, confie-t-il. J'ai effectué davantage de kilomètres et j'ai commencé la musculation. Il n'y a pas de secret. »

Cette année-là, il franchissait « pour la première fois » la ligne d'arrivée et bouclait l'épreuve au sixième rang. « En termes d'émotions, c'était quand même fort... »

En 2006, l'Alsacien poursuivait sa progression en terminant cinquième. « J'étais tombé en préretraite, après la fermeture des mines, et je me suis encore mieux entraîné, raconte-t-il. Ce n'était pas toujours évident de préparer le Paris – Colmar et de travailler à côté. »

Puis vint ce fameux jour où Paul Gilg eut le sentiment d'avoir fait le tour de la question... Le chouchou du public s'offrait malgré tout une dernière danse, en 2007, et quittait la scène par la grande porte, sur une nouvelle cinquième place, au terme d'une course inoubliable.

« J'avais énormément de supporters, c'était la folie, se remémore-t-il. Beaucoup de gens venaient à ma rencontre. La fanfare des pompiers de Sainte-Croix-en-Plaine fêtait toujours mon arrivée à Colmar en musique. »

Au bout de cette ultime traversée, ne pouvant plus « gagner ni perdre de place », le régional de l'étape s'accordait une pause... « chez le coiffeur, à Ingersheim », avant de donner un dernier coup de rein jusqu'à Colmar.

Une anecdote qui rappelle que Paul Gilg était aussi, et avant tout, un homme haut en couleur. Dans l'histoire de la plus mythique des compétitions de marche, il restera à jamais un personnage à part...

Gérant de bar à Logelheim

Paul Gilg a longtemps cherché sa voie. Formé au métier de coiffeur, le natif de Colmar a « tout arrêté » pour s'en aller travailler quatre ans « dans une usine de textile à Breisach », en Allemagne. Au début des années 80, il deviendra finalement mineur à Wittelsheim. « On était jeune et on voulait gagner des sous, sourit-il. À la mine, j'étais bien rémunéré. »

Mis en préretraite en 2006, le Haut-Rhinois finit par acheter un bar à Logelheim, où il a déménagé il y a cinq ans après avoir passé sa vie à Sainte-Croix-en-Plaine. « Je suis gérant et ma fille Maryline (33 ans) , qui s'occupait du ravitaillement sur mes cinq Paris – Colmar, est mon unique employée, confie-t-il. Je travaille du mardi au dimanche et les 35 heures, je les fais en trois ou quatre jours. Le vendredi et le samedi, je bosse de 11h à 1h du matin. Mais ce métier me correspond, parce que j'aime le contact avec les gens. »

Paul Gilg ne se dit « pas trop inquiet » par l'interruption d'activité liée à l'actuelle période de confinement. Le gérant compte, entre autres, sur les « reports et annulations de charges » promis par l'État pour maintenir à flot sa petite entreprise, fermée « depuis le 14 mars ».